

Se délier la langue

Manon Plante

Volume 49, numéro 3 (277), 2007

René Char et Hervé Bouchard

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34645ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Plante, M. (2007). Se délier la langue. *Liberté*, 49(3), 22–28.

Se délier la langue

Manon Plante

Il y a près de quarante ans, Jean-Guy Pilon, alors directeur de la revue *Liberté*, faisait paraître en ces mêmes pages un numéro hommage, « au sens [d'une] reconnaissance très profonde », au poète français René Char. Il s'agissait alors de « dégager certaines avenues, des lucidités, le don de l'honnêteté et de la sincérité, de même qu'à travers cette œuvre compacte, ferme et pleine, le véritable sens de la grandeur d'être homme et d'être vivant¹ ». Ces mots de présentation, qui pointent dans l'œuvre de l'écrivain les lieux communs d'un humanisme survivant, inscrit comme contrepoint aux barbaries de l'histoire du XX^e siècle, ne pourraient peut-être pas être repris tels quels en 2007. Et pour cause : il semble désormais déplacé de parler ainsi de la grandeur de l'homme tout comme il paraît malaisé de donner pour tâche à la poésie d'être cette œuvre totale capable de toucher à cette sincérité, à cette vérité de l'homme. Chacun des mots de Pilon rappellent qu'il y eut un moment dans l'histoire de l'après-guerre qui ne fut pas marqué par un sentiment de la fin (de l'homme, de l'histoire), mais bien par l'euphorie de la résistance, qui laissait la voie libre à diverses luttes contre l'aliénation. Qu'on ne l'oublie pas, la fin de la Seconde Guerre mondiale a aussi été un temps de promesses marqué par une foi dans la libération et supporté justement par l'idée de la grandeur de la volonté humaine. Devant la facticité de l'histoire et de l'ennemi, il fallait demeurer debout, lucide et avant tout impitoyablement authentique.

Tout cela ne veut pas dire que l'œuvre de Char ne nous parle plus d'aucune façon : lorsque je lis, dans l'introduction de Georges Leroux au collectif *L'engagement de la parole*², que « nous entendons une résistance, et souvent une colère, contre un nouvel

1. Voir Jean-Guy-Pilon, « Une reconnaissance profonde », *Hommage à René Char : Liberté*, vol. 10, n° 4 (58), juillet-août 1968, p. 3.

2. Georges Leroux, « Habiter en Poète. Introduction », dans Georges Leroux et Pierre Ouellet (dir. éd.), *L'engagement de la parole. Politique du poème*, Montréal, VLB

asservissement, celui de l'identique et de l'homogène», que « la liberté n'est pas seulement un engagement au service d'une libération, elle est aussi la tâche de penser le possible, l'ouvert, l'infini³ », je me dis que l'on parle toujours la langue de René Char ou du moins que l'on parle depuis l'héritage d'une certaine modernité — qui n'est plus de l'ordre de la *reconnaissance* au sens de remerciement, mais d'une reconnaissance des lieux de cet héritage. Mais peut-être la parlons-nous avec un nouvel accent, qui déplace légèrement, subtilement, le sens que pouvaient avoir les mots de Char en 1945. En cette année de son centenaire, c'est ce léger écart que je voudrais ici parcourir afin d'approcher la possibilité de répondre encore au legs du poète.

La réflexion de Georges Leroux s'appuie sur une tension qui oppose « l'hégémonie poétique », propre à la modernité, et la pluralité à laquelle consentent les arts poétiques contemporains. Leroux interroge ainsi cette essentialisation de la poésie :

Qu'espérait-on en effet de tant d'efforts modernes destinés à penser le poème comme fait de langue singulier, sinon le bénéfice d'isoler dans une zone protégée des avancées de tout autre discours une écriture qui, du seul fait de sa marginalité, disposerait d'une identité, voire d'une puissance que personne ne pouvait partager⁴?

Derrière cette réflexion, où perce une critique de la position mallarméenne — c'est-à-dire du poème exposant la seule beauté de son verbe, séparé de tout espace public —, on aurait peine à imaginer Char, pourtant sacré « poète de la poésie » par Blanchot. L'écriture de ce poète m'apparaît aller plus loin que les seules théories de l'art pour l'art ou de l'engagement de la littérature. Si la poésie chez Char se replie sur elle-même, c'est pour réfléchir à sa définition, non pas dans l'absolu, mais par rapport à un monde qui la concerne. Si, par exemple, l'expérience du langage

éditeur, coll. « Le soi et l'autre », 2005, p. 7-26. Leroux ne fait aucune allusion à Chardans son introduction; je questionne, à travers ses réflexions, la constitution de la modernité littéraire en tentant d'y inscrire la singularité de l'œuvre de René Char.

3. *Ibid.*, p. 25.

4. *Ibid.*, p. 7-8.

se termine dans les *Feuillets d'Hypnos* par un éloge de la Beauté, ce n'est pas pour soustraire la poésie à toute circonstance historique, bien au contraire, c'est pour en montrer la cruciale nécessité. La parole poétique n'est donc pas de l'ordre de la politique, de l'idéologie, mais du politique : il s'agit de donner la voix à ce qui est considéré de peu de valeur dans l'espace public (cela peut être autant l'amitié fraternelle qu'un pauvre couple de grillons) et par là de rendre possible une expérience de la parole en marge du consensus de l'époque — dans ce cas précis, de la parole totalitaire.

L'exercice d'une telle parole n'est pas sans rappeler certains arts poétiques contemporains qui se définissent par rapport à un exercice démocratique : écrire, lire un poème, fracturer les articulations habituelles du sens, c'est prendre le risque d'une parole à contre-courant et l'insérer dans la communauté. Non pas tellement pour rassembler, mais pour troubler et réinventer les lieux communs de la parole. En ce sens, ce qui a fondamentalement changé entre la poétique de Char et la multiplicité des poétiques actuelles, c'est un rapport à l'événement. Le poème, chez Char, se refuse à la discipline, à l'obéissance, parce qu'il en va *concrètement* de la survie de l'humanité, au sens non du genre humain, mais d'une sensibilité préservée. Or aujourd'hui cette confrontation entre le poème et l'événement ne saurait se penser en termes d'opposition : une multitude d'événements nous parviennent — avec plus ou moins de réalité — par différentes sources. Dès lors, la « résistance » de la poésie ne peut plus avoir exactement la même définition qu'à la fin des années 1940, et il semble aujourd'hui impossible de « résister » sans une pointe d'auto-ironie... C'est l'engagement du poème face à l'espace public qui est alors redéfini.

Leroux propose dans son collectif de repenser l'engagement contemporain comme une éthique de la « parole tenue », non pas envers une quelconque cause ou idéologie, mais envers la possibilité de la parole elle-même. Dégagée de l'humanisme, c'est-à-dire d'une liberté tournée vers la libération et le maintien de ce qui fait de l'homme un homme, l'éthique de la parole poétique ne concerne que la fidélité à ses propres exigences : déplacer la

liaison entre les mots et les choses, briser les consensus de la parole commune, offrir en partage ces « défigurations » comme solidarité à la communauté.

Le tour éthique, voire moral, donné à la poésie des *Feuillets d'Hypnos* peut s'aborder de deux manières : comme un passage à l'action, d'une part, et comme une conception de l'écriture, d'autre part. Si les 237 fragments de ce carnet de maquis semblent pouvoir se lire sous un double régime de lecture, où toute prescription concernant l'action résistante peut s'interpréter comme une proposition poétique (l'une étant la métaphore de l'autre), le lecteur se doit de ne pas superposer ces deux éléments, mais bien d'interroger leur articulation. Char n'asservit pas l'écriture à l'événement historique et, par conséquent, il ne l'accorde pas au temps réservé à l'action : temps de l'exception, temps où se dérèglent les horloges, temps dont on ne peut prendre la mesure qu'à l'aune de sa propre vie. Devant ce temps fou, hors de la linéarité historique — car la Seconde Guerre mondiale est pour Char impensable, inconvenante, inassignable à aucune tradition —, le poète maquisard accorde une attention particulière à un certain « instinct de conservation », qui va de pair, de façon dissymétrique, avec une conception de l'engagement fondée sur la dépense.

L'axiome de l'action pourrait se lire ainsi : il faut *se dépenser* pour *sauvegarder*, il faut *se dénuder*, s'appauvrir pour faire un *gain*. Cet instinct de conservation, qui évoque une faculté innée de l'être humain, se double du rôle du poète : le poète, écrit Char, est le « conservateur des infinis visages du vivant⁵ ». C'est par fidélité à cette tâche commune qu'il est possible de lier action et poésie, maquisard et poète, et c'est aussi sur cette base que seront départagés les bons résistants des mauvais : Archiduc, qui « a épousé la Résistance », qui « aime », « *se dépense* », qui s'est « engagé » (182), est l'ami, tandis que le « *voleur* » qui a intégré les rangs diffus du maquis, décrit comme un être « irrécupérable » et « affranchi » (178), fait figure d'ennemi. Ainsi, toute la dépense

5. *Feuillets d'Hypnos*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2001 [1983], p. 195. Les autres renvois à ce recueil se feront entre parenthèses à la suite des citations.

impliquée par l'action et par l'écriture vise non pas à défendre la grandeur de l'homme, mais bien à faire en sorte que soient mis en réserve le mouvement, la beauté, la singularité. C'est bien à ce « vivant » que se rattache l'humanisme de Char, très peu il me semble à une nature humaine idéalisée. Plutôt que de lutter au nom d'une abstraction, Char s'attache à défendre « l'enclave d'inattendus et de métamorphoses » qui palpète entre l'être défini « par rapport à ses cellules, à son hérédité », et « l'Homme » (213). Char appelle bien plus qu'à la simple préservation de notre espèce, il appelle à la sauvegarde d'un monde habitable. Ainsi, les *Feuillets d'Hypnos* dépassent le simple carnet de bord : ils sont la mémoire d'un temps sans tradition et appellent au questionnement du sens de l'engagement, qui n'est autre chose qu'un acte d'héritage.

L'appel à l'héritage chez Char n'est aucunement synonyme de légèreté ou de passivité, ce que mettent en relief les modalités de la responsabilité dans l'œuvre, et sa métaphore : l'économie. On ne s'enrichit jamais matériellement ou moralement chez Char : on n'accumule que pour redistribuer, on ne s'engage que pour en payer le prix, non pour en tirer profit. Ce qui s'appliquait au strict plan d'une pragmatique de l'action devient donc une économie morale, où l'engagement se traduit par un endettement qui ne sera jamais payé d'une quelconque compensation (héroïsation, expiation ou bonne conscience), mais qui sera à jamais creusé par le remords (184), par une mémoire endeuillée. C'est ce que la figure du voleur veut signifier : on ne *doit* pas, mais on le *peut* tout de même, s'affranchir de la dette, de la responsabilité, d'une certaine mémoire. Cela ne veut pas dire, pour nous, lointains héritiers des événements de 1939-1945, de commémorer plus encore la mémoire de cette guerre, mais de penser véritablement la fracture qu'elle a représentée, et surtout ce qu'elle a commandé sur un plan pragmatique et poétique. Pour Char, se dépouiller, c'est s'exposer à la profonde négativité de l'époque non pas pour y consentir, pour profiter de ce « temps qui accélère la prospérité des canailles » (182), mais pour faire en sorte de retourner l'innommable de ce temps. Notons au passage qu'au contraire d'une certaine partie de la Résistance, Char n'a pas confié sa militance à un élan positif de l'histoire, c'est-à-dire

à un quelconque espoir révolutionnaire. Bien plus pessimiste, Char croyait, et la suite des événements lui a donné raison, qu'au sortir de la guerre, l'héritage de la résistance ne saurait être pensé, que sa confrontation avec le néant, avec la dette contractée, allait être évacuée devant la légende, devant la reconfec-tion de l'histoire. Relire Char ne peut que redéployer ces mots que nous avons tous aux lèvres : résistance, liberté, engagement.

Il reste à préciser cependant la singularité de la poésie en regard de l'action. L'usage de la métaphore économique pour décrire la forme que doivent prendre la responsabilité et l'action nous replonge au cœur des débats modernes sur l'« utilité » de l'engagement et sur la « gratuité » ou la radicale inutilité de la littérature. Penser la modernité littéraire, c'est bien souvent faire deux catégories : l'une pour la littérature dite engagée, l'autre pour la littérature qui refuse de se compromettre dans l'histoire et l'espace communs. Char ne souscrit pas à cette franche division, et c'est là sa particularité : il les combine plutôt en une même poétique. L'action qui est décrite dans les *Feuillets d'Hypnos* est de l'ordre de l'utilité, au sens le plus banal : elle est ponctuelle et a un objet bien défini, c'est-à-dire vaincre la menace nazie. Elle est aussi ce qui permet de préserver cette vie dont il a été question précédemment. La poésie, quant à elle, s'écrit en retrait de l'action, bien qu'elle en tienne compte. Elle n'a rien à voir avec la gratuité, que Char qualifie par ailleurs de « mot de déféqué » (215), mais tout avec la souveraineté. Pourtant, comme on l'a dit, le poète et le résistant ont une tâche similaire, celle de conserver une sorte d'espace indéfini et mobile que Char nomme la vie. C'est donc l'écriture chez Char qui se soustrait au binarisme de l'utile et de l'inutile, et qui s'incarne dans un lieu par-delà la dichotomie, dans cet « inaccessible champ libre à la fantaisie de ses soleils » (173).

Poésie et vie forment un tout souverain, en dehors des langages économique et marchand, et dégagé de la logique propriétaire. En attaquant les normes admises de la langue, en bouleversant les représentations, en attaquant les significations formalisées, l'écriture libère de la parole, affiche une radicale altérité, unit, désunit et suspend inlassablement les identités que l'on croyait reconnaître. La poésie devient alors le seul lieu

capable de témoigner de la vie et de réserver « un inconnu devant soi », inappropriable, indéfinissable et insaisissable. Cet horizon à jamais repoussé, Char s'est acharné à le faire lever.

L'actualité de la poésie de Char, sur le plan d'un rapport entre écriture, engagement et politique, réside sans doute dans cette exigence de maintenir la parole en dehors de ce qui est consensuel et loin d'une simple définition usuelle, commerçante, de la langue. L'effort des critiques à décrire un retour de l'engagement qui soit un fait strictement contemporain nous ramène qu'on le veuille ou non à la posture de Char sur ce point; du moins un certain héritage moderne, un certain imaginaire de la Résistance est-il convoqué. S'il s'agissait pour Char à l'époque de faire survivre les possibilités de la langue devant le danger de la parole homogène qui était celle du totalitarisme, un principe similaire se dégage de l'éthique de la parole tenue dont parlait Leroux. Au sentiment de la grandeur d'être homme qu'évoquait Pilon en 1968 s'est-il substitué un sentiment de la langue qui ne peut que paradoxalement osciller entre fidélité et infidélité.